

# Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE (Fondé en 1895 par Sébastien Faure et Louise Michel)

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10° — Téléphone : BO 12-81-27 (Métro : Porte Saint-Martin)

Dans les couloirs de la  
Chambre on parle discrè-  
tement de la loi de 3 ans.  
Après la Chambre  
muselée aurons  
nous la Chambre  
clandestine.

## L'affaire de Tien-Tsin menace d'incendier le monde

Incidents graves en Extrême-Orient. Les Japonais font le blocus des concessions étrangères de Tien-Tsin, visant particulièrement la concession anglaise. Un incident insignifiant tout d'abord a déterminé ces mesures qui peuvent avoir des conséquences très graves pour la paix.

Les Japonais demandent l'extradition de la Concession anglaise de quatre Chinois accusés de l'assassinat d'un dignitaire au service du Japon. Les accusés nient. Les Anglais ont demandé un complément d'enquête avant d'accepter l'extradition. Les militaires nippons ont répondu par l'établissement du blocus sur toutes les concessions. Il apparaît clairement que l'incident n'a servi que de prétexte. Depuis longtemps le clan militaire japonais avait la volonté de jeter les blancs hors de Chine. Il est à peu près certain qu'il a agi en dehors du gouvernement, qui redoute les conséquences d'une telle action.

Il est encore trop tôt pour établir les répercussions qui pourront en découler. Le vieil impérialisme anglais est directement touché dans son prestige et dans ses intérêts. La perfide Albion, qui n'a peut-être jamais autant mérité cette appellation que depuis une dizaine d'années, semble aujourd'hui victime de ses multiples trahisons. L'étrouffement d'esprit, le sectarisme de classe de Chamberlain et tous les maîtres de la City l'ont entraînée dans une impasse.

Aujourd'hui acculé, sentant la course à

l'abîme, le Foreign Office redouble d'activité pour protéger l'empire par de puissantes alliances, mais à l'exception de la France, les petits amis se font un peu tirer l'oreille. Le pacte anglo-soviétique n'est pas encore signé, et juste au moment où l'Angleterre se trouve en difficultés en Extrême-Orient ! Les Russes sentent que cette fois, les démocraties occidentales ont besoin d'eux. Staline dicte ses conditions. Pressé d'aboutir, le gouvernement britannique sera bien contraint de les accepter.

Cordell Hull a déclaré que les États-Unis n'interviendraient pas pour autant que l'incident de Tien-Tsin se limiterait au fait des quatre Chinois, mais au cas où il s'agirait de chasser les blancs de Chine, ils seraient aux côtés des démocraties européennes. On parle même d'une médiation de l'Amérique.

Un accord est-il encore possible ? Les événements semblent le démontrer, le Japon et l'Angleterre ne semblant nullement désirer être engagés dans un conflit qui aurait des répercussions internationales et où ni l'un ni l'autre auraient beaucoup à gagner. Toute la presse française accuse l'Allemagne et l'Italie d'être à la base des incidents. Cela est possible, il est même certain que Hitler va tenter de mettre à profit ces événements, surtout devant la lenteur des pourparlers anglo-soviétiques, Dantzig restant toujours le point de mire du Troisième Reich.

Nous pouvons donc craindre qu'avant peu nous reconnaissions une tension identique à celle de septembre. Ce qui reste d'adversaires de l'Union Soviétique ne doivent pas s'endormir. La guerre rôde. Ou la classe ouvrière sortira de sa torpeur, ou alors le pire est à craindre.



## VITE, dépechez-vous

Serons-nous contraints de passer sur quatre pages pendant la période estivale ?

Nous ne le voulons pas, notre mouvement ne peut le supporter, car notre propagande requiert, au contraire, un redoublement d'efforts et d'activité.

Mais notre caisse, elle, ne peut supporter non plus un déficit permanent.

Camarades, amis, sympathisants, il dépend de vous que ce péril soit conjuré.

Faites un effort **CONSTANT** pour votre « lib ». Adressez-nous vos souscriptions. Et, vite, dépechez-vous ! Ou alors vous aurez tous une lourde responsabilité dans cette situation difficile et vous ne le voudrez pas !

LE LIBERTAIRE.

La semaine prochaine :

Notre ami  
**Sébastien Faure**  
commencera dans le **Libertaire** une série de « **PETITES ETUDES** » dont la première portera sur ce thème :  
« **Quand on a été vraiment anarchiste, on ne peut cesser de l'être** ».

## Alerte en Extrême-Orient

Les événements d'Extrême-Orient occupent avec juste raison la première place de l'actualité. Ils sont, en effet, susceptibles de déterminer de graves complications internationales. Ils auraient même provoqué, en d'autres temps, une réaction brutale et immédiate de la part de la Grande-Bretagne dont les intérêts les plus considérables se trouvent menacés par le blocus de Tien-Tsin. La situation actuelle de l'Europe n'a pas permis à Londres de s'engager au-delà d'une protestation jusqu'à présent platonique et d'un boycottage parfaitement inefficace des produits japonais.

Ce n'est pas à dire que l'Angleterre se désintéresse de ces affaires de Chine. Elle soutient présentement, c'est un fait, le gouvernement de Tchang-Kai-Schek contre celui que les Japonais ont installé à Pékin. Et elle n'est pas fâchée de voir que les Nippons trouvent des difficultés considérables dans leur conquête de la Chine du Sud. Mais à supposer même que la résistance des Chinois s'effondre, on pense encore à Londres que le règlement du conflit dépendra du sort de la guerre générale, ce qui d'ailleurs est une vue juste. C'est donc celle-ci qu'il importe de bien engager et de bien conduire et pour cela il faut éviter qu'une action menée sur un terrain éloigné et secondaire ne compromette l'ensemble de l'opération.

Ces conjectures n'excluent pas la possibilité de quelque incident qui pourrait se produire à l'occasion du ravitaillement des concessions anglaise et française de Tien-Tsin. Les dépêches prévoient l'éventualité où les navires anglais se verraient contraints de forcer le blocus afin d'amener des vivres à la population européenne touchée par la pénurie des vivres. Il n'est même pas impossible qu'une action concertée de l'Angleterre, de la France et des États-Unis ne contraigne le Japon à un repli stratégique. On note d'ailleurs que le Japon préférerait lui aussi ne pas envenimer les choses. Peut-être y craint-on plus qu'on ne dit les représailles économiques de Londres et préférerait-on s'orienter vers un compromis qui réserverait l'avenir. Mais on aurait tort de croire que si une telle solution intervenait, c'en serait fini des difficultés extrême-orientales.

De fait, en Chine comme en Europe, existent tous les éléments objectifs d'une guerre internationale pour un nouveau partage du monde. Les seules affaires de Dantzig ou de Tien-Tsin sont assez graves pour provoquer la crise. Il n'en fallut pas autant pour provoquer celle de 1914. Si l'on ajoute cent autres événements, tous plus redoutables, qui ont précédé ceux dont nous nous entretenons, on devra reconnaître que la liste des « occasions perdues » s'allonge considérablement de mois en mois.

Tout se passe comme si les gouvernements n'osaient pas tenter la grande aventure et, tout en prévoyant sa prochaine et inéluctable nécessité, essayaient d'en retarder la redoutable échéance. Nous lions même à penser que c'est là beaucoup plus qu'une simple représentation, mais l'expression même de la réalité. Les gouvernements ont peur. Ils ont peur de ce tragique inconnu que recèle une guerre moderne. Ils ont peur que leur prestige usurpé ou précaire ne s'effondre dans quelque gigantesque Sedan. C'est à cette appréhension que nous devons de ne pas voir la guerre sortir de l'incident de Tien-Tsin.

Pourtant le proverbe qui prétend qu'on peut reculer pour mieux sauter, trouve ici son exacte application. Tous les ajournements qu'on peut prévoir ne supprimeront pas l'éventualité d'un recours à la guerre qui est dans la nécessité des choses même si la volonté des hommes s'en détourne provisoirement. Il n'y a pas d'autre solution capitaliste des contradictions impérialistes devenues de plus en plus aiguës. Solutions toute provisoires d'ailleurs et d'où naîtraient de nouvelles contradictions. L'entrée en scène du prolétariat pourrait seule les résoudre d'une manière définitive.

LASHORTES.

## S. I. A. SOCIÉTÉ DE FAUVES

Les fauves ont souvent la faim pour excuse quand ils tuent et dépècent. On ne fait qu'entendre les cris de personnes crucifiées. L'horreur s'étale sur le globe entier. Et tout près de nous, voyez ce qui se passe :

**ILS SONT VAINQUEURS ET ILS PERSISTENT À TUER**

Ils tuaient hier, pour imposer à l'Espagne entière leurs lois politiques et économiques ; pour que l'obscurantisme et la misère ne cèdent point la place à l'instruction et au bien-être.

Maintenant, ils assassinent, là-bas, par basse vengeance et créent de la douleur comme à plaisir.

Il faut amener, d'une façon ou d'une autre, le général Franco à libérer ses prisonniers et à mettre fin à ses épouvantables exécutions.

**LES REFUGIÉS ESPAGNOLS VEULENT VIVRE EN TRAVAIL-ANT ET EN LIBERTÉ.**

Et non pas rester oisifs dans des camps, où ils souffrent de la faim et des intempéries. Où la vermine les ronge et où la maladie les décime.

C'étaient, pour la plupart — avant leur exil — des héros magnifiques. Il ne se peut pas que la France les traite, plus longtemps, moins bien que des bêtes.

Opinion publique française, fais entendre ta voix !

Les Espagnols d'Espagne, les Espagnols de France ont besoin de ton aide. Accorde-la leur de bon cœur. Et participe déjà à notre

## Grand meeting

Palais de la Mutualité,  
24, rue Saint-Victor, Paris

Vendredi 30 juin, à 20 heures 30. Y prendront la parole : Henri Jeanson, Georges Pioch, Marceau Pivert, Jean Nocher, Maurice Drotreau, Marcelle Capy, Fenner Brockway, (député anglais), Jones Anderson (secrétaire de la S.I.A. suédoise).

## La mort de Mariano Vasquez

Il sera dit qu'aucune affliction ne sera épargnée à nos camarades espagnols émigrés. Un terrible deuil vient de frapper leur mouvement réduit déjà à la clandestinité d'un exil tyrannique : Mariano Vasquez est mort dimanche. Il est mort de la plus stupide, de la plus lamentable façon. Se baignant dans la Marne, près de la Ferté-sous-Jouarre, en compagnie de quelques amis, il a été happé par des herbes et, sans doute en se débattant, il a coulé et s'est noyé. Repêché quelques instants plus tard, les compagnons qui étaient avec lui multiplièrent pendant plusieurs heures les efforts pour le rappeler à la vie. Mais il était trop tard ; tous les efforts furent vains : le Secrétaire de la Confédération Nationale du Travail d'Espagne n'était plus.

C'est une lourde perte pour nos infortunés camarades espagnols. Mariano Vasquez avait en effet, pendant les trente-deux mois de la guerre et de la révolution, assumé la tâche écrasante du secrétariat de la Confédération. Il avait tenu dans ses mains tous les fils du mouvement de la C.N.T., faisant chaque jour face à un labeur véritablement titanique. L'exil n'avait d'ailleurs pas interrompu son inlassable activité. Nous savons par ses familiers que rares étaient les heures consacrées par Mariano — Marianet, comme l'appelaient affectueusement ses amis — au sommeil et au repos.

Et voilà... Il aura suffi que le malheureux déroge pour quelques courts instants à ses coutumes de travail, qu'il recherche avec quelques amis un peu de relâchement à ses soucis, à ses inquiétudes — il était expulsé et par conséquent obligé de veiller à tous les moments sur sa liberté — pour que la cruelle fatalité l'abatte ! Quelle tristesse !



Mariano VASQUEZ

Mariano Vasquez a été enterré dès mardi, à La Ferté-sous-Jouarre. Il laisse une compagne dont on devine facilement le désespoir. L'Union Anarchiste, profondément émue par cette mort inattendue, lui adresse sa bien vive sympathie ainsi qu'aux amis du disparu et à l'ensemble des militants espagnols dispersés à travers le monde et qui ressentiront douloureusement cette perte.

LA C.A. DE L'UNION ANARCHISTE.

## Notre souscription extraordinaire

Tirage irrévocable  
de la tombola le 16 juillet

Autant qu'il nous soit possible d'en juger par les versements que nous font nos amis, le placement des reçus s'effectue de façon satisfaisante, et si quelques camarades voulaient bien se hâter à nous réclamer les trois ou quatre douzaines de carnets dont nous disposons encore, c'est avec une entière confiance dans le succès complet de notre souscription que nous attendrions la date à laquelle doit se faire le tirage de la tombola.

Cette date — les derniers numéros du *Libertaire* en ont parlé — devait être celle du dimanche 2 juillet. Le tirage aurait lieu, avions-nous prévu, au cours d'une fête organisée par les Jeunesses Anarchistes, en l'une des salles de Paris. Malheureusement, deux obstacles s'opposent à la réalisation de ce projet : d'abord, la salle où aurait pu se dérouler, dans les conditions les plus favorables, la fête envisagée, n'est point libre ; ensuite, les organisateurs les plus qualifiés, pris, par ailleurs, par les nécessités de la propagande, certains concours sollicités, mais déjà retenus par d'autres Groupements, ne pouvaient y participer. Considérant, de nouveau, la question, les camarades se sont mis d'accord sur une autre date, qui sera, cette fois, **absolument irrévocable** : celle du dimanche 16 juillet ou du vendredi 14. Et la fête n'aura point lieu en une salle close, mais au grand air, en pleine nature, dans le décor séduisant du joli et verdoyant bois de Clamart...

Donc, tirage de la tombola, le 16 juillet, à la fête de l'U.J.P., et ce, irrévocablement. Ce dernier crédit accordé, par un concours de circonstances indépendantes de notre volonté, à tous nos amis, va indéniablement leur permettre de s'acquitter de leur tâche, de la façon dont nous le souhaitons ardemment, eux tout autant que nous. Les mieux placés s'empres- sent de nous débarrasser de nos derniers carnets ; les moins favorisés, mais dont la bonne volonté est égale, trouveront, dans ce délai complémentaire, une possibilité suffisamment large pour liquider entièrement les reçus qui leur ont été confiés. Et tous mettront le même louable empressement à nous faire parvenir les fonds recueillis pour l'envoi desquels nous leur laissons jusqu'au mardi 11 juillet (si le tirage a lieu le 14) ; jusqu'au jeudi 13 (si la fête a lieu le 16), dernier délai.

SEBASTIEN FAURE.

N. B. — Nous rappelons, une fois de plus, que, pour les facilités de la comptabilité tenue à cette occasion, tous les fonds (nous ne parlons pas des reçus non placés, persuadés qu'ils le seront tous, jusqu'au dernier), tous les fonds doivent être adressés à la Librairie Sociologique, 14, rue de Marengo, à Lille, Compte Chèque postal : Lille 346.28. — S. F.



## OU N'ALLA PAS DON QUICHOTTE

L'HOMME DES CAVERNES  
EN PLEINE CIVILISATION

Peu d'Européens savent — sans parler de beaucoup d'Espagnols qui l'ignorent également — qu'il y a une région à l'ouest de la Péninsule Ibérique, entre les provinces de Salamanque et de Cacerès, où les naturels vivent encore comme à l'âge de pierre.

Cette région forme un rectangle de quelque 20 kilomètres à peine, s'étendant parallèlement à la Sierra de Gata ; elle s'appelle : « Las Hurdes ». Elle est enclavée dans la zone montagneuse des premiers massifs de la cordillère Carpéto-Vétoica. Les provinces nommées plus haut l'entourent ; les voies de communication qui la relient à celles-ci sont primitives ce qui ne veut pas dire que cette contrée soit infranchissablement isolée du reste de la nation ; malgré cela, les êtres qui la hantent vivent comme des bêtes sauvages ou peu s'en faut.

L'ensemble de ces habitants constitue une race particulière qu'on ne peut en aucun cas assimiler à celles qui peuplent actuellement l'Espagne. Leur stature est petite, ce sont presque des nains. Ils sont d'une complexion chétive, substantiellement impropres à lutter contre la nature hostile dont ils sont entourés. Leurs traits apparaissent vieillards prématurément, on dirait des enfants changés subitement en vieillards avant d'avoir pu atteindre leur développement complet. C'est à peine si quelques rares poils de barbe ornent leur menton. Leur teint est extrêmement brun, comme terreux, se rapprochant de celui d'une race orientale plutôt qu'européenne.

Sans crainte de se tromper, on peut affirmer qu'il ne s'agit pourtant pas là d'une race distincte de celles qui, au cours des siècles, envahissent la Péninsule. Le fait de leur dissemblance ethnique ne peut être attribuée qu'à un phénomène courant de dégénérescence causée par la misère du milieu. Cette population, loin de se développer normalement, a rétrogradé.

Le plus curieux du problème consistait à se demander comment ces êtres ont pu et peuvent, encore rester dans l'état où ils se trouvent. S'il s'agissait d'une île inconnue du Pacifique, découverte seulement de nos jours, le cas s'expliquerait de lui-même. Mais « Las Hurdes » est une région qu'aucune cause géographique n'a isolée, et n'isole du reste du pays. Au contraire la fréquentation entre ses habitants et leurs co-nationaux est continue et régulière. A une très petite distance de la

frontière idéale de cette zone quaternaire, s'élève une ville prospère et civilisée appelée Plasencia, célèbre par son importance au cours de la domination romaine et pleine de monuments archéologiques de l'époque. Dans cette cité se tient chaque semaine un grand marché des différents points de la riche région d'Estrémadure. En cette occasion descendent de leurs montagnes un grand nombre de Hurdanos et de Hurdanas, qui mènent tout au long du jour à travers la ville. Ils viennent de la sierra pour demander l'aumône et plus spécialement, du pain. Le soir venu ils se retirent dans leur bourgade montagnarde dans l'attente du prochain jour de marché qui leur permettra de retourner à la cité aux mêmes fins.

A quoi peut-on donc attribuer alors, cet état stationnaire du progrès, d'une race qui vit en plein pays civilisé ? C'est encore aujourd'hui un mystère. On a pourtant formulé diverses hypothèses.

Certains croient que ces hommes s'habituent à la paresse des peuplades sauvages (leurs terres restent incultes) à cause des extractions d'or qui se pratiquent dans le sable d'un petit rio qui parcourt cette région. Finie cette source de richesse qui leur permettait de vivre, ils se trouveraient ignorants de tous les métiers, inclus ceux de l'agriculture et de l'élevage, pour n'avoir pas eu jusqu'alors besoin de les pratiquer. Pareux comme toutes les races sauvages, ils préfèrent le galvaudage et la mendicité au travail de la terre, rude et aride en ces parages.

D'autres affirment que cette zone est restée inexploérée et que le contact de ses habitants avec les régions voisines fut presque toujours furtif de la part des « Hurdanos » que leur mentalité rétrograde faisait regarder comme des ennemis par les hommes des pays environnants.

La réalité est que quiconque constate la misère mentale et physique de cette pauvre race, à l'heure présente et depuis des années déjà, voit le problème sans solution à cause de la négligence de l'Etat.

Le contact que les différents gouvernements ont eu avec ce coin du terroir espagnol, peut se comparer à celui qu'eurent avec la Sibirie, les tsars de Russie. Sous la monarchie « Las Hurdes » furent un lieu d'exil pour les délinquants politiques ; l'auteur de ces lignes y fut déporté en son temps à cause de quelques articles de presse en 1921. Au cours des trois mois de cet involontaire séjour, je pus examiner de près le problème de « Las Hurdes ».

Il ne s'agirait que d'entreprendre « temporairement » une colonisation du territoire, jusqu'à ce que les ruraux apprennent à cultiver leurs terres et à exercer eux-mêmes tous les métiers qu'ils ignorent et qu'ils apprécieraient facilement car ils en ont un constant besoin. Les gouvernements ont commencé, eux, la besogne toujours à l'envers ; c'est-à-dire qu'ils ont envoyé là-bas une bureaucratie et des gardes civils... comme si les faibles professionnels pouvaient de quelque manière être d'une utilité quelconque sur une terre qui ne demande en somme que du travail et une activité directe !

Durant tout le temps de mon exil ces vastes solitudes eurent « l'honneur » de la visite de l'évêque de Covia. De cette promenade, tout comme de celles qui eurent lieu de temps en temps de la part d'autres personnages, dont Alphonse XIII, résulta ce qui ordinairement arrive : une vague enquête ! J'ai conservé de mes observations personnelles deux impressions qui me paraissent primordiallement curieuses et dignes d'être évoquées ici. L'une d'elle est le langage particulier que parlent ces rustres habitants. Quoiqu'ils s'expriment en castillan, cette langue acquies en eux une forme toute originale, en ce qui touche la prononciation très spéciale mais surtout par l'ancienneté des mots. Les verbes totalement disparus et les locutions hors d'usage sont précisément ceux qui constituent leur idiome. L'émission du son est gutturale et aiguë avec des inflexions douces et une grande tendance aux diminutifs calins.

Le lieu de ma résidence fut ce que nous pourrions considérer, politiquement et géographiquement parlant, comme la capitale de cette région abrupte : un groupe de petites huttes de torchis qui a pour nom « Casar de Palomeras ».

Dans ce hameau vit un « Alcalde » auquel je fus remis par le couple de carabiniers qui m'avait escorté jusque là. Cet « Alcalde » était un « Hurdano ». Un homme en miniature. Son autorité, en supposant qu'il en eût une, dépendait surtout de la soumission volontaire de ses administrés, lesquels ignorent complètement l'exécution des devoirs « civils ».

La seconde impression, particulièrement grave dans ma mémoire, fut celle que produisit sur moi ce que dans le pays on appelle le « boulanger ».

Le « boulanger » est un homme qui, professionnellement, consacre ses activités à la mendicité dans les villes et villages de la périphérie de Las Hurdes. Tous les huit ou dix jours il arrive à Casar de Palomeras, portant, enfilés à une longue ficelle, un nombre incalculable de croûtes de pain, recueillies tout au long de ses excursions vagabondes. Il échange ces quignonnes contre d'autres choses ou articles. C'est là la manière employée par les habitants de la région pour se fournir

de pain « frais ». Ils ignorent la façon de le fabriquer. D'autre part, même la connaissance, où trouveraient-ils du blé pour en faire ?

Chaque nouvelle arrivée du « boulanger » sur la place de Casar donne lieu à un petit marché auquel assistent curieusement la majeure partie des habitants de « Las Hurdes ». Le système d'habitation de ces malheureux est en général la caverne primitive creusée dans les entrailles de la sierra. Ils ignorent la valeur et l'usage de la monnaie, se vêtent de peaux de bêtes et de haillons.

La République, qui aurait pu s'honorer en résolvant ce problème de dignité humaine, ne fit, tout comme ses prédécesseurs, absolument rien pour ces malheureux ; elle suivit en cela la tradition de la monarchie, utilisant comme elle leur pays comme zone de relégation pour les condamnés politiques, qu'elle préférait pourtant envoyer souvent à la colonie du Rio de Oro. Le dernier condamné politique qui habita Las Hurdes en période républicaine fut le docteur Albiñana chef fasciste qui devait être exécuté au cours de la révolution à Madrid.

Durant la période de guerre, Las Hurdes se trouvèrent dès le premier jour placées sous la juridiction des rebelles. Franco ne seulement ne résoudra pas ce problème qui marque d'une tache honteuse la civilisation contemporaine, mais encore, d'accord pour cela avec ceux de : « A bas l'intelligence ! », ils prétendaient assimiler le reste des Espagnols à ce type spécial et infamant de Las Hurdes, l'unique sur lequel il puisse fonder, avec tant soit peu d'assurance, l'empire de la mort qu'il est en train d'édifier aujourd'hui. Il est vrai qu'à la distance d'un coup de canon de ce misérable pays se trouve le fameux monastère de Yuste, dernière demeure de Charles-Quint, dont il essaye d'imiter la mégalomanie nationale, pour instituer la nouvelle Espagne impériale par la grâce de l'Allemagne et de l'Italie et pour le plus grand profit de celles-ci.

## LE CURIEUX IMPERTINENT

Note : Il existe une curieuse monographie sur « Las Hurdes » ; comme l'auteur de cet article ne peut faire entrer dans le cadre restreint d'un article journalistique tous les faits et renseignements contenus dans cet ouvrage, il prie les personnes et organisations qui désiraient la connaître de s'adresser à lui à la rédaction de ce journal.

LA DICTATURE  
S'AFFIRME ET S'AVOUE

Au cours d'un débat à la Chambre, où le député Montalembert, père-lapin propagandiste s'indigne contre « S.I.A. », M. Marchand, ministre de la justice déclare avoir donné des ordres aux parquets pour qu'ils frappent vite et fort (sic) et avoir transmis à ses services, annoté de sa main, un article jugé par lui néfaste à la propagande républicaine.

Quand on pense que la constitution républicaine et démocratique est basée sur la séparation des pouvoirs, on est obligé de constater qu'un ministre de la justice donnait des ordres aux tribunaux constitués en violation de la constitution, un aveu de dictature.

Conséquence de ces mesures préfacées, notre ami Aurèle Paterni a été convoqué chez le juge d'instruction pour un article : « Vers le laponisme obligatoire » qu'il avait publié dans « S.I.A. » sous la signature de Jean Cargèse.

Paterni éclairé du néomalthusianisme, Aurèle Paterni qui, dans un de ses romans, « Les fécondations criminelles » avait montré les dangers sociaux que crée la reproduction inconsciente d'êtres tarés, défendait à nouveau dans son article de « S.I.A. » le principe de la libre-conception.

L'obscurantisme et la sottise de l'équipe Boverat-Daladier et consorts est imperméable à la discussion scientifique et le traduit devant les tribunaux, au nom de la loi de 1920, œuvre de l'infâme Poincaré, ce nataliste qui, félicitons-nous en, reste lui-même sans descendance.

Sur un autre terrain, la justice de notre beau pays s'est exercée contre Sanchez, Juan, un camarade espagnol qui, après la défaite de la Catalogne s'était réfugié en France avec un livret militaire français ayant appartenu à un volontaire tué en Espagne. Cet antifasciste a été condamné à dix-huit mois de prison et 100 francs d'amende.

Notre camarade Fonfrid, secrétaire de l'Union locale de la C.G.T.S.R. de Clermont-Ferrand qui, croyant en toute bonne foi à la nationalité française de Sanchez, a commis le crime de solder de ses deniers, la note de restaurant de ce réfugié après son arrestation a été pour ce fait, en vertu du décret du 2 mai 1938, condamné à deux mois de prison, et 100 fr. d'amende.

Ainsi, la dictature s'implante de plus en plus.

Aux travailleurs de s'unir pour une proche revanche !

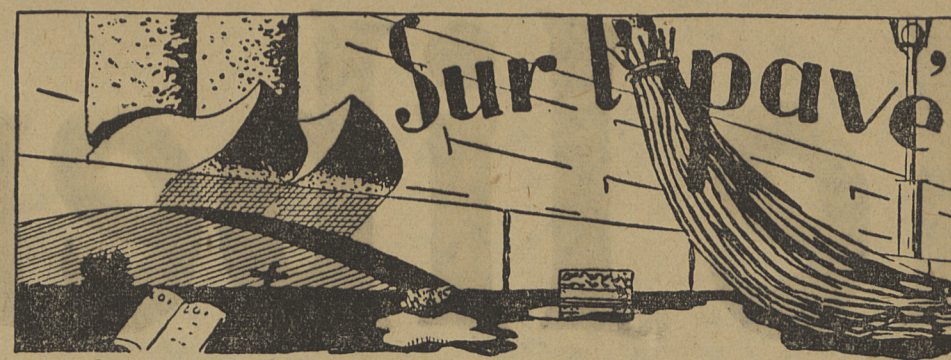
## LA RÉVOLUTION DE 89

Nous préparons un numéro spécial double de 48 pages largement illustré sur la « Révolution de 89 ».

Nous demandons à nos amis, à nos lecteurs, aux organisations de le diffuser, car ce numéro ne fera double emploi avec aucun des numéros consacrés à la Révolution Française ou qui lui seront consacrés.

Nous ne pouvons, pour des raisons de boycottage possible, donner le sommaire complet de ce numéro auquel nos camarades Chauvet et Poulaillé travaillent depuis plusieurs mois.

Mentionnons seulement qu'on y trouvera de nombreux documents quasi inconnus, au moins inconnus du public, des extraits des journaux

DEFENSE PASSIVE  
BOURRAGE ACTIF

Par la parole, par l'écrit, par l'image, par les spectacles, propagande ! Propagande ! Pour la « der des der », l'amour du gâlonné et le moral bétonné. Les jeunes éphèbes boutonneux, à calot ou à

béret, cravates et ceinture de rubans reçoivent le baptême des anciens ou le drapeau des mains de vieilles badernes, pour mieux solliciter la livrée militaire. Daladier inaugure une nouvelle statue et sa voix fatiguée de vieux cabot, semblable à celle d'un traître de mélodrame, vante avec des trémolos les méfaits de Joffre. Partout, les troupes paradedent, et chaque jour, d'innombrables photos valent aux badauds les beautés de l'exposition de la défense passive : c'est Dala circulant entre les sacs de sable, l'air sombre et napoléonien, suivi d'un larbin à feuilles de chêne et de reporters à gilet rayé, c'est le même vu de profil s'affichant comme réclame devant le stand d'un fabricant de conducteurs incombustibles. On voit aussi une espèce de pain de sucre en béton, four crématore particulier dans lequel s'exhibent deux péronnelles qui ne sont même pas jolies. Ailleurs, deux gosses s'exercent au maniement d'une mitrailleuse contre avion sous l'œil d'un troufion sans enthousiasme. Ah ! que ne leur montre-t-on, dans leurs belles mécaniques d'acier, les corps recroquevillés des gens du Squalus, du Thétis et du Phénix ? Mais là, pour la propagande, c'est moins croquignolet !

## CES DAMES AU SALON...



Au salon de la défense passive. Voici l'exposition des femmes : au garde-à-vous, culottées, bottées, masques ballant entre les nichons, elles sont à la parade pendant que les cheffesses poitrines en

avant, sourcils froncés, passent l'inspection. Dressées sur des plates-formes de voiture, le museau enfoui dans leur tête de cochon, elles défilent. Les salopes ! toujours les mêmes, les dignes filles de celles qui « firent » la dernière. Elles sont prêtes à hanter les hôpitaux, à la recherche de sensations fortes, pour meubler leur vie d'oïsses, pour libérer tout ce qu'elles refoulent, pour jouir de la douleur, du sang, de la merde et du patriotisme. A leur tête, celles qui n'ont pas désarmé : dames de France, dames patronesses et autres qui, sous la cape à galon, cachent une âme d'adjudant et de flic. Elles plastronnent devant le photographe. Encore un petit bravo et on commence. Vite des victimes, qu'on tripote le sang, les tripes et la charpie. « Nous sommes dévouées et tout, au prix d'une guerre, pour la patrie nous sommes prêtes à devenir espionnes, mouchardes, putains ou cheffesses. Nous sommes de héroïnes. Nous ne craignons pas les écla-boussures, elles deviennent des rosettes à notre boutonnière. »

Appel à votre solidarité  
pour un cas urgent

Au mois de juin de l'année dernière, un de nos camarades, Pierre Piller, était arrêté au moment où il rentrait chez lui. Il était inculpé d'insoumission. En effet, entre 1914 et 1918, se trouvant hors de France, il n'avait pas jugé bon d'y revenir pour prendre part à l'inutile et cruelle guerre.

Ce n'était pas uniquement pour sauver sa peau, encore que ce seul souci eût été légitime. Mais un idéal l'animait pour lequel il militait assidûment, en dépit des persécutions et quelquefois de la misère. D'ailleurs son action, ses articles et ses livres (publiés sous le pseudonyme de Gaston Leval) sont bien connus.

Nos lecteurs ont pu apprécier ses remarquables études publiées sous le nom de Max Stephen.

Expulsé d'Argentine, il regagna l'Espagne et mis dans l'impossibilité d'y rester, il revint en France en 1937. Un an après, il était arrêté et sauvagement condamné à quatre ans et demi de prison.

Piller est âgé de 44 ans, il est père de trois enfants, dont l'un est malade. Sa vaillante compagne — et ce n'est pas là une formule — s'efforce à les entretenir. Avec quelle peine, on le devine. Pour l'y aider s'est constitué le « Comité des Amis de Piller », qui s'efforcera aussi, au moment propice, d'obtenir sa grâce. Pour l'instant, ce comité se bornera à venir en aide à sa famille, et c'est surtout d'argent qu'il a besoin. Y aurait-il un seul militant, un seul pacifiste, un seul anarchiste, qui voudrait laisser les enfants de notre ami dans le besoin ? Que les camarades qui s'intéressent au sort de Piller nous le manifestent. Le moyen le plus efficace est le versement mensuel auquel s'est arrêté le Comité. Prière d'envoyer les fonds au Comité, compte postal 48.323 Paris, Albert Ledrappier, 27, rue de la Gare, Cachan (Seine).

Merci d'avance !

Pour les « Amis de Piller » :

Louis Anderson, Maurice Chambelland, Victor Godonnière, Louis Leval, Victor Ledrappier, Jean Remy, Henry Poulaillé.

et libellés, des chansons satiriques de l'époque, etc.

Des textes de Roux, Hébert, Desmoullins, Marat, Lebois, Babeuf, etc., etc.

Des pages oubliées de Kropotkine, Benoit Malon, etc.

Ce numéro exceptionnel, groupant les numéros 36 et 37 sera en vente à 3 fr., mais des conditions spéciales seront faites aux organisations et à nos amis qui nous passeront commande dès maintenant :

48 fr. les 10 exemplaires, 35 fr. les 20, 80 fr. les 50

S'adresser à Jean-Jacques, 12, rue Armand-Moisant, Chèque postaux : Paris 280-15.

## LES BRAVES GENS...



Ces jours-ci, la Sûreté a arrêté son « ennemi public n° 1 ». Pour mettre la main sur Mela et ses deux copains, on avait mobilisé ce qu'il y avait de mieux comme fil-caille et comme matériel :

des nuées d'inspecteurs et des pelotons de troupes armés jusqu'aux dents, de revolvers, de mousquetons et de grenades lacrymogènes et protégés par des boucliers et des cuirasses spéciales made in U.S.A. Eh bien, ce n'était pas encore assez pour nos braves bourriques, ils se sont emparés à sa sortie de la maison du « Père Jean » qui hébergeait Mela et ont voulu s'en faire un bouvier vivant. Un corps humain, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour stopper les balles. Cependant, ce haut fait n'était point en accord avec le ton dithyrambique sur lequel la capture était célébrée, c'est pourquoi le petit paragraphe qui le relatait dans la première édition du journal avait disparu des suivantes. Quelque mauvais esprit pouvait trouver le geste inféligant, et il faut que, de temps en temps, la police risque d'être héroïque pour gagner sa vie, les passages à tabac ne suffisent pas.

## ...ET LES HONNETES GENS



Pendant qu'on protégeait ainsi la société, celle-ci se vengeait à Versailles. Weidmann « lui payait sa dette ».

Une bande d'infâmes sadiques riait, criait, pelotait, bafrait à la porte de la prison. Les journalistes eux-mêmes qui voient pas mal de saloperies ont été écorchés au spectacle de cette bande de chacals aboyant autour d'un cadavre.

Ils sont beaux les honnêtes gens avec leur sale petite conscience bien tranquille. Ils jouissent quand Desfourmeaux et ses aides empoignent leur proie : l'un lui tirant les cheveux, l'autre lui tordant les bras et lui faisant un croc-en-jambe, c'est du beau sport ! Ce sont les mêmes qui jubilent quand les flics se cachent des balles derrière un vieux. Ah ! les sinistres voyeurs qui se dissimulent derrière la robe rouge pour faire leurs petites salétés ; flagorneurs de tous les criminels puissants, ils ne peuvent se débarrasser des fauves qu'ils ont créés sans les torturer à en râler de plaisir.

Monsieur Dubalal.

Séance de clôture  
à l'U. J. P.

Jeudi dernier l'U. J. P. donnait sa dernière causerie de l'année. A l'ouverture de la séance, Ringes rappelait l'œuvre déjà accomplie par l'U. J. P. et se réjouissait de voir que, malgré l'époque tardive et la chaleur, la Salle des Jeunesseuses laïques était remplie par nos camarades et nos amis. Il passait bientôt la parole au conférencier qui étudia devant nous, avec minutie le déroulement des faits du début de 88 au 14 juillet 1789.

Chauvet montre, à l'aide de nombreux documents recueillis au cours de son étude des archives, le développement de l'insurrection populaire : d'abord soulèvements paysans et provinciaux contre les affameurs et les trafiquants de blés, puis émeutes parisiennes contre les accapareurs et les exploitateurs patronaux (déjà !), enfin l'explosion de la colère prolétarienne permettant au peuple de se rendre maître de Paris malgré les entraves apportées à son action par la mauvaise volonté et même l'opposition de la municipalité parisienne, des électeurs et des députés.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur les détails de cette conférence, je me bornerai à rappeler qu'elle paraîtra « in-extenso » dans « Jean-Jacques » et qu'il est loisible à tous de la trouver dans cette revue où elle accompagnera d'autres études de Chauvet.

Cette première partie, fort applaudie, fut suivie selon la tradition établie à l'U. J. P. par une libre discussion entre les auditeurs et l'orateur. Ce fut l'occasion pour celui-ci de lire encore de nombreux documents inédits et de nous faire profiter du travail de préparation à l'ouvrage qu'il a écrit sur la Révolution. De nombreux amis posèrent des questions sur le sujet traité, élargissant parfois la question, en tirant des enseignements et les comparaisons avec d'autres époques. Ce fut l'occasion pour certains camarades fort documentés eux-mêmes sur la Révolution de 89 de nous faire part de leurs thèses. Poulaillé qui accompagnait Chauvet à la tribune prit, lui aussi une part active à la discussion.

Ringes clôtura la séance en fixant rendez-vous pour les causeries de la saison prochaine où la collaboration de Chauvet et de Poulaillé nous est assurée. L'U. J. P. se sent maintenant forte de la sympathie que veulent bien lui témoigner et les conférenciers sollicités et ses auditeurs. Ceux-ci reviendront nombreux à partir d'octobre entendre, outre Poulaillé et Chauvet, Sébastien Faure, Georges Pioch, des savants tels que Paul Rivet et maints autres érudits qui savent adapter leurs connaissances à la vie et à l'éducation prolétariennes.

En attendant la réouverture de ses conférences, l'U. J. P. convie tous ses amis à venir toujours plus nombreux, aux fêtes, aux sorties, aux visites éducatives qui jalonnent la période estivale.

SUSCEPTIBILITÉ  
PATRIOTIQUE

Notre époque est en vérité terriblement marquée par cette loufoquerie qui a nom « patriotisme » et qui trouve, si l'on peut dire, son complément dans une sorte de « patriotisme » et qui trouve, si l'on peut façon éclatante le degré d'idiotie de l'espèce humaine. Les « nationalistes » bretons viennent de se signaler dans ce domaine.

Une troupe de cinéastes avait établi son quartier général à Perros-Guirec, dans la région de Lannion pour y tourner un film : « Bécassine ». Ils furent avertis dès les premières prises de vues, que « des incidents » pourraient éclater, si leur intention était de... ridiculiser les Bretons et la Bretagne !

Le metteur en scène s'en défendit formellement. Cependant « l'émotion » gagnait la population, émotion motivée, d'après certains communiqués, par l'intention prêter aux cinéastes de tourner des scènes estimées injurieuses.

Au lieu d'une pression fut faite en conséquence sur la population et une réunion publique de protestation eut lieu à Ploumanach. L'union sacrée était réalisée : patrons, ouvriers, marins-pêcheurs, commerçants répondaient à l'appel des « défenseurs » de la Bretagne. Une vraie mobilisation. Tous les messieurs bien pensants, toute la chanoiserie du cru ; notaires, industriels, gros propriétaires, architectes, maires et conseillers municipaux, hôteliers, purent avec l'autorité qui les caractérise, faire affirmer « l'union dans l'amour de la Bretagne, bâtonnée, pour protester contre « Bécassine ». Jusqu'au délégué régional de la C. G. T. qui avait donné son adhésion.

Mais qui donc disait que le ridicule tue encore ?

Sous le prétexte de faire respecter une région et ses habitants, tous les agités de Ploumanach auront surtout fait sourire la plupart des Bretons, dont le bon sens et l'esprit critique, les portent tout ou même à juger comme il convient ces imbéciles indécorables, qui pensent et agissent sur les seuls mots d'ordre des jésuites.

Dans la presse comme dans les livres, à la scène comme à l'écran, les mœurs et coutumes des habitants de toutes les régions ont de tout temps été plus ou moins louangés ou critiqués, plus ou moins « mis en valeur » ou mis en « botte ».

Faut-il partir en guerre parce que des costumes ne sont pas jugés suffisamment authentiques ; parce que telle actrice accotée d'un costume breton, ou auvergnat, aura donné le biberon à un goret !

Tant pis pour les populations qui acceptent encore le joug d'une poignée de fanatiques (certains autonomistes manifestèrent même l'intention de jeter les cinéastes à la mer). C'est là un triste signe de décadence.

Quels que soient les résultats des prises de vues de « Bécassine », qu'il en sorte un chef-d'œuvre ou un navet, la manifestation de Ploumanach ne contribuera pas à relever la renommée déjà quelque peu mal en point, des habitants de la Bretagne bretonnante.

RENE MARTIN.

## Abonnements au «Libertaire»

FRANCE	ETRANGER
26 N°s ..... 14 fr.	26 N°s ..... 18 fr.
52 N°s ..... 28 fr.	52 N°s ..... 36 fr.

Chèque postal : Scheck André, Paris 487-78, r. de Bondy, 9, Botzaris, 38-27



LA BOITE  
AUX BOUQUINS

Dans "notre" Empire..

## NOTRE TUNISIE

par Andrée VIOLLIS

## LE CHANCRE DU NIGER

par Pierre HERBART

Que de chemin parcouru par Mme Andrée Viollis depuis le temps où cette femme au grand cœur marqua au fer rouge les boureaux du peuple annamite et publiait son admirable et violent réquisitoire : *Indochine*, S.O.S. Dans le reportage qu'elle fait paraître aujourd'hui aux éditions Gallimard, on découvre sans plaisir le changement qui s'est opéré en elle depuis trois ou quatre ans. Ce nouveau livre est, si l'on peut dire, très « Front populaire » et « défense impériale ». Sans doute, la grande journaliste dénonce-t-elle les abus commis en terre tunisienne par les colons français et les gens de la Résidence, mais avec quelle timidité, quel souci de ne point déplaire au gouvernement et de ménager les responsables. Quand elle évoque le drame du 9 avril, ou cent Tunisiens furent blessés, c'est pour blâmer le courageux militant Habib Bourguiba, chef du Néo-Destour, qui, « par son impatience, ses attaques exagérées ou injustifiées, ses insultes et dangereuses violences », a compromis la collaboration franco-tunisienne et a fait reculer sa cause, éloigné son but ! Ce qu'elle ne dit pas, c'est que la fusillade du 9 avril était la sixième depuis deux ans qu'essuyaient les indigènes ; que, dans cette affaire, le service d'ordre avait manqué de sang-froid et tiré sur des manifestants inoffensifs. Aux néo-destouriens qui refusent de venir chercher la main de leurs maîtres, qui narguent la C.G.T. et lui suscitent des organisations rivales, qui n'ont pas voulu adhérer au Rassemblement populaire, elle oppose les bons syndicalistes de l'ami Bouzanquet, qui obéissent « au doigt et à l'œil », paient régulièrement leur cotisation et ne participent à aucune grève, à aucune manifestation politique. Avec quelle dextérité elle élude le principal sujet de mécontentement des indigènes : la misère. Un ami l'avait pourtant prévenue à son arrivée : « Rappelez-vous, lui disait-il, que plus d'un million d'entre les Tunisiens ne mangent pas à leur faim, plus de la moitié de la population. » Elle ne s'en est guère souvenue dans son enquête. A l'en croire, les griefs porteraient sur-

tout sur le recrutement des fonctionnaires et les avantages que l'on accorde à ceux venant de France, sur le manque d'égards que l'on a pour les Tunisiens lettrés et certaines présences que l'on ne respecterait pas. Sans méconnaître l'importance de ces questions, l'imagine qu'elles ne sont pas primordiales et que le mal dont souffre la Tunisie est bien plus grave et bien plus profond. J'espérais que Mme Andrée Viollis l'aurait décrit, et je m'aperçois que, malheureusement, il ne faut point compter sur elle si l'on veut apprendre de quoi il retourne dans cette partie de « notre » empire.

Il ne s'agit pas d'émouvoir, mais de prouver, déclare André Gide, qui a préfacé l'excellent travail de M. Pierre Herbart sur le scandale de l'Office du Niger, qu'administrer le tout-puissant M. Béline. Et c'est bien mon avis, car les victoires acquises sur la raison sont préférables à celles acquises sur le cœur. Aussi faut-il approuver l'auteur du *Chancre du Niger* (éditions de la N.R.F.), d'étudier sans passion ce nouveau « Panama » et d'exposer les motifs économiques, démographiques, ethnologiques, plutôt que les raisons sentimentales qui nous font condamner l'entreprise du mirabolant ingénieur.

Mais de quoi s'agit-il ? Le public, en général, ignore cette affaire. Tout au plus soupçonne-t-il quelque gigantesque escroquerie. Résumons donc brièvement ce qui se passe. L'Office du Niger dispose toujours d'un budget considérable, il est engagé de nouvelles dépenses, et les appuis dont il dispose lui permettent de briser toute tentative de résistance du gouverneur général de l'A.O.F. C'est ainsi que M. Mandel vient de déplacer M. de Coppet, qui avait osé protester contre le fameux Office. Et voilà que l'on découvre les véritables intentions des amis de M. Béline. L'on commence déjà à mener campagne pour le Transsaharien, qui permettrait d'écouler vers les ports méditerranéens les maigres récoltes nigériennes et donnerait à M. de Wendel et au Comité des Forges l'occasion de vendre trois ou quatre mille kilomètres de voie ferrée. Voilà le pot-aux-roses que dévoile si bien M. Herbart.

JEAN REMY.

Pour que vive  
le "Libertaire"

SOMMES REÇUES DU 1 AU 15 JUIN 1939

Mart, Beaucourt, 10 fr.; Ménardeau, 10 fr.; Jules Méline, 5 fr.; Groupe de Lyon-Ville, 50 fr.; A. Gilbert XV, 10 fr.; C. Flet, 2 fr.; Delignat, 10 fr.; Ribeyron, 10 fr.; François 5 fr.; Marchenoir, 10 fr.; Bormin, 5 fr.; un révolutionnaire de l'Hay-les-Roses, 10 fr.; Marinette, 5 francs. Moine, Le Mans, 6 fr.; Nicol, 20 fr.; Wullens, Creil, 10 fr.; Dugne R., 2 fr.; Un anonyme des vieux syndiqués des Métaux, 50 fr.; Un Marseillais à Aimargues, 5 fr.; Un Aimarguais à Marseille, 5 fr.; Ander, 10 fr.; Gravignand, 9 fr.; Mauget, 5 fr.; Brinel, 14 francs; Guy Millot, 5 fr.; Tréguier J., 5 fr.; Lau-mière, 12 fr.; Rebière, Agen, 20 fr.; Maury, 2 francs; Bernard, 1 fr.; Lagrange, 1 fr. 50; La

SOUSCRIRE, FAITES SOUSCRIRE  
POUR « LE LIBERTAIRE »

Courneuve, 5 fr.; Julia Bertrand, 10 fr.; Tachini, 4 fr.; Grévin, Amiens, 30 fr.; Bonnaure, 22 fr.; Boulougue, listes 129-130-166, 42 fr.; Guénabault, 1 fr.; Liste François, 20 fr.; Germaine, versé par Martha, 10 fr.; Martha, 10 fr.; Emile, 15 fr.; Lelort, 5 fr.; Marcel Auger, 10 fr.; Pralon, 5 fr.; La Barresse, 5 fr.; Arthur, 10 fr.; Chambard, 8 fr. 50; Loyot, Reims, 4 fr.; Talanzone, 3 fr.; Lourman, 5 fr.; Cramoizien, 12 fr.; Hert, 20 fr.; Masson, 20 fr.; Petit, 2 fr.; Alquier, 12 fr.; Balderelli, 10 fr.; Capacts, 10 francs; Villière, 10 fr.; Dégau, 6 fr.; Ségura, 6 fr.; Duménil, 18 fr. 90; Davico, 1 fr.; Lorthol, 24 fr.; François, 10 fr.; Arthur, 10 fr.; Groupe du 3, 6 fr.; Champbenoit, 5 fr.; Bobin, 2 francs. Total de cette liste : 785 francs.

REUNIONS  
ET CONFERENCES DE  
LA SEMAINE

## Rueil JEUDI 22

A 21 heures, rue Paul-Louis-Courrier  
LE COMMUNISME LIBERTAIRE  
Orateurs : Frémont, Barzangette.

## Argenteuil SAMEDI 24

A 21 h. 42, rue Paradis.  
LE COMMUNISME LIBERTAIRE  
Orateur : Frémont.

## Petite Correspondance

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».  
♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquiescer les « Tablettes d'un Libéral » de Paul Pettit, peut passer au « Lib. » l'unique édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

## La Vie de l'U. A.

## PARIS-BANLIEUE

## PARIS-XX

En raison de la période d'été le groupe se réunira tous les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> mercredi de chaque mois.  
La prochaine réunion aura lieu le 28 juin, chez Dunand, 51, rue des Amandiers.  
Le Secrétaire : Haas.

## ARGENTEUIL

Il est regrettable de constater que très peu de groupes existent actuellement dans la région Nord de Seine-et-Oise. Aussi le groupe d'Argenteuil pour remédier à cet état de choses croit qu'il serait possible de créer un électeur en vue d'intensifier la propagande dans cette région, afin de constituer des groupes dans les localités où il n'y en existent pas et aussi d'aider à donner de l'activité aux groupes numériquement faibles. Déjà deux groupes, Pontoise et Franconville ont répondu favorablement mais ce n'est pas suffisant. Aussi nous faisons un pressant appel aux camarades isolés et aux groupes de Sartrouville, Sannois, Carrières, Franconville, Pontoise, Ermont enfin de toutes localités comprises entre Magny-en-Vexin à Montesson et de Aulnay-sous-Bois à Tremblay-les-Gonesses pour qu'ils viennent à la réunion organisée par le groupe d'Argenteuil le dimanche matin 2 juillet, à 9 heures précises, 42, rue du Paradis, à Argenteuil. Il y sera discuté sur les moyens pratiques à envisager pour établir cette liaison entre groupes.

Nous rappelons que samedi prochain 24 juin, à 20 h. 30 précises, 42, rue du Paradis, une causerie sera faite par le camarade Frémont, sur le communisme libertaire, invitation cordiale aux sympathisants et lecteurs du « Libertaire ».

## BAGNOLET

Le Groupe Libertaire se réunissant tous les jeudis à partir de 20 h. 30, invite les sympathisants qui désireraient participer au travail sérieux et suivi qu'il a entrepris, à venir aux réunions des jeudis, à la permanence, 43, rue Hoche, Bagnolet.

## BONDY

Depuis dimanche, il y a du nouveau à Bondy. L'U.N.C. faisant une fois pour toutes l'union avec le P.S.F., a défilé, drapeaux en tête dans notre localité. Nous pouvons remarquer (hélas ! la coïncidence est bien bizarre) que cette manifestation se déroula dans le même temps que se célébrait une messe en plein air. L'Union du sabre et du goupillon s'affirmaient.

La municipalité socialo-communiste, qui logiquement devait connaître l'existence de cette manifestation ne fit rien pour l'empêcher. On était, ces grands antifascistes, ces leaders de la classe ouvrière, ces écrivains qui, dans leur feuille régionale, « La Voix de l'Est », se délectent toujours à la place de la population pour affirmer quelque chose.

Seuls, les anarchistes furent sur la brèche, seuls, ils furent à l'endroit où passa le cortège, seuls, ils présentèrent le « Libertaire » face au torchon tricolore, seuls, ils discutèrent, face à face avec les jeunes patriotes. Et c'est dans l'action directe que se retrouvent les vrais militants révolutionnaires.

## DRANCY

Dans sa dernière réunion le Groupe de Drancy a décidé de verser la somme de quarante francs au « Libertaire » sur les bénéfices réalisés par leur stand à la fête de Livry-Gargan.

Nous prévenons de plus tous les lecteurs de

notre journal que pendant la période d'été le vendeur du « Libertaire » se tiendra tous les dimanches matin au coin de la rue de Miniature au centre du marché des Quatre-Routes.

## VOIX DE PROVINCE

## AIRMARGUES

Pour Roger Bernard

Total des listes précédentes : 1.242 fr. 35; Ravel Emmanuel, 5 fr.; souscription du 21 mai, 105 fr. 75; Boyer (Aix), 30 fr.; Robaut, instituteur (Nîmes), 150 fr.; souscription du 28 mai : 96 fr.; Mlle Verrier (Bédarieux), 15 fr.; Comité antifasciste d'Aimargues, 50 fr.; liste Reboul (Nîmes), 113 fr. 25; souscription du 4 juin : 93 fr. 75; Ravel Henri, 10 fr.; Guiraud Louis, 5 fr.; Brunel Jean, 2 fr.; Comité Antifasciste d'Aimargues : 50 fr.; souscription du 10 juin, 90 fr. 50; Ehrard (Surbourg), 30 fr. Total général : 2.078 fr. 50.

Adressez les fonds à Abel Chatellier, rue de la Gendarmerie, Aimargues.

## NARBONNE

Conférences Huart

Le camarade Lucien Huart donnera rochamement deux conférences dans notre région.

Il développera le sujet suivant :  
« Le Problème de l'Europe Centrale et la Paix », le vendredi 23 juin, à 21 heures, salle du Cénacle des Variétés, à Coursan.  
Le samedi 24 juin, à 21 h., salle du Palais des Fêtes, à Narbonne.

Les camarades et sympathisants sont invités à faire le maximum de publicité pour la réussite de ces réunions.

Le Groupe « E. Reclus ».

A tous nos collaborateurs  
et correspondants

En raison des QUATRE PAGES, nous avons dû ajourner plusieurs rubriques et sacrifier nombre de communications de toute sorte.

Que tous travaillent à rendre au LIBERTAIRE ses six pages plus que jamais nécessaires : c'est la conclusion obligée de cette nécessité involontaire. — LA REDACTION.

La propagande anarchiste  
par la parole

Il y a près d'une année, notre infatigable militant et ami Sébastien Faure nous proposait la constitution d'une Caisse autonome devant financer la propagande par la parole à l'aide de tournées de conférences.

Cette idée fut immédiatement acceptée par tous, mise au point et lancée.

Notre camarade Charles d'Avray, la compagne de notre regretté Durruti : Emilienne Morin, acceptèrent le secrétariat de cet organisme, contrôlé par la Commission administrative de l'Union Anarchiste, qui prit nom : La Propagande anarchiste par la Parole.

Sébastien Faure expliqua les buts de cette Caisse autonome. Il fit appel à tous les amis pour subvenir, au moyen de souscriptions volontaires et régulières, au déficit que devait amener l'organisation de grandes tournées de conférences en province. Des cartes de soutien furent éditées et envoyées à tous les groupes de l'Union Anarchiste.

Ces appels ne furent pas lancés en vain. Dire que l'argent afflua serait exagéré, mais le dévouement d'une poignée de camarades qui s'attachèrent à verser régulièrement leur souscription, permit à notre vaillant conférencier Durruti de sillonner le Sud-Est, le Midi et l'Ouest de la France. Plus de cinquante conférences furent organisées en province.

Si le résultat financier de ces tournées fut, peut-on dire, désastreux, par contre, le résultat moral devait être profitable pour notre idéal, pour notre mouvement anarchiste.

Nantis de l'expérience de la saison 1938-39, nous pensons que, dès novembre, la Propagande Anarchiste par la Parole devra sortir de la léthargie de la période estivale.

Dans cinq mois, nos orateurs devront reprendre le collier. Nous disons : « nos orateurs » au pluriel, parce que notre intention serait de faire en sorte que plusieurs camarades orateurs de l'U. A. partent dans différentes régions porter la parole anarchiste. Notre désir serait que toutes les villes de quelque importance, puissent enregistrer le passage d'un de nos conférenciers.

Intention et désirs sont réalisables si tous les amis en fournissent les moyens.

Nous pensons qu'il est inutile d'indiquer qu'actuellement notre caisse est virtuellement vide. Les bilans financiers que nous avons publiés ont, à l'aide des chiffres, eloquemment expliqué les charges que nous avons eu à supporter pour l'organisation des tournées en province. Il serait fastidieux d'y revenir. Qu'il nous suffise de rappeler que les tarifs de chemins de fer n'ont pas diminué et que nos imprimeurs nous ont réservé une augmentation mettant affiches et tracts à un prix supérieur à celui de la saison dernière.

Mais nous avons, répétons-le, cinq mois devant nous, période que nous allons mettre à profit, de manière à préparer minutieusement nos prochaines tournées, et que nos militants nos amis et nos sympathisants vont, eux aussi, mettre à profit pour nous adresser sans tarder les fonds indispensables pour la continuation de l'œuvre entreprise par la Propagande Anarchiste par la Parole.

Nous savons que cet appel sera entendu et écouté.

Nous savons que, tous, vous aurez à cœur d'y répondre.

Nos camarades espagnols ont sacrifié leur VIE et leur LIBERTÉ; nous ne vous demandons, à tous, qu'un petit sacrifice d'argent. Faites vite ce sacrifice.

A. BARZANGETTE.

P.-S. — Adresser les fonds à André Barzangette, 9, rue de Bondy, Chèque postal : Paris 2272-07.

De nombreux groupes possèdent encore des cartes de soutien. Nous leur demandons de nous retourner les fonds ou les cartes non placées avant le 30 juin. La Propagande ne peut attendre. — A. B.

Le Gérant : RAYMOND.  
Imp. Centrale du Croissant (84 Nîme)  
49, rue du Croissant, Paris-2

## Le jeu criminel de Staline en Espagne \*

LES LOYALISTES REALISENT  
CE QU'EST LA GUEPEOU

La disparition du général du Komintern dans la grande épurait signifiait simplement qu'il faisait partie de ceux qui n'étaient plus utiles à Staline. D'ailleurs, il « en savait trop ».

Staline décida que le Komintern avait fini son travail en Espagne. D'ailleurs, à ce moment, Berzine et Stachevski avaient mis complètement la main sur le gouvernement espagnol. La disparition sans laisser de trace du général Kléber, du théâtre des Soviets et du Komintern, ne souleva aucun commentaire de ceux qui avaient chanté ses louanges de par le monde.

Les succès de la défense de Madrid par les armées soviétiques avaient donné à la Guépéou de nouvelles facilités pour étendre son pouvoir. Des milliers d'hommes furent arrêtés, y compris de nombreux volontaires étrangers qui étaient venus pour combattre Franco. Toute critique de ses méthodes, toute opinion non flatteuse de la dictature de Staline en U.R.S.S., toute association avec des hommes de tendances non orthodoxes étaient considérées comme trahison. La Guépéou employait tous les moyens habituels pour arracher les aveux, suivis d'exécutions sommaires.

J'ignore le nombre d'antistalinien exécutés en Espagne loyaliste. Je pourrais citer des quantités de cas, mais je ne contenterai d'en raconter un seul, car la victime peut encore être vivante. Les quelques faits que je vais relater peuvent aider sa famille à le sauver.

Un jeune Anglais, ingénieur radiotélégraphiste, appelé Friend, avait un frère à Leningrad, marié à une Russe. Il était un antifasciste enthousiaste et l'U.R.S.S. était devenue le pays de ses rêves. Il réussit, après de longs efforts, à être admis dans l'Union soviétique et à s'y établir.

Quand l'intervention soviétique commença, il fut envoyé en Espagne comme technicien radiotélégraphiste. Au début de 37, un rapport parvint au quartier général de la Guépéou à Moscou indiquant que Friend affichait des sympathies « trotskistes ». Je connaissais ce garçon et il ne fait pas de doute pour moi qu'il était de tout cœur dévoué à la cause loyaliste et à l'Union soviétique. Il est vrai qu'il s'était lié avec des socialistes et des radicaux, ce qui était bien naturel pour un jeune Anglais qui n'était pas averti de cette « muraille de Chine » invisible qui séparait le personnel des Soviets des Espagnols.

Un peu plus tard, je demandais des renseignements à son sujet à un des membres officiels de la Guépéou à Moscou, qui me répondit évasivement. Après une enquête plus approfondie, j'appris que Friend avait été amené comme prisonnier à Odessa et je finis par savoir par quelle machination il avait été pris.

La Guépéou en Espagne l'avait attiré sur un vaisseau soviétique sous prétexte qu'on avait be-

soin de lui pour réparer l'appareil transmetteur du bateau. Friend ne se doutait pas que la police de Staline était à ses trousses. Une fois à bord, il fut arrêté. Le 12 avril, il fut enfermé dans les cachots de la Guépéou à Moscou. A ce jour, ni son frère de Leningrad, ni sa famille d'Angleterre ne savent ce qu'il est advenu de lui. Moi-même, j'ai été incapable de savoir s'il avait été exécuté comme espion ou s'il était gardé dans un de ces camps de concentration lointains.

Il y a eu des quantités innombrables de disparitions semblables. Certains furent kidnappés et emmenés en Russie soviétique, d'autres furent assassinés en Espagne. Un des cas les plus spectaculaires fut celui d'Andrés Nin, le chef du P.O.U.M. Nin avait été autrefois trotskiste et plusieurs années avant, avait été un membre actif du Komintern. Avec un groupe de ses partisans Nin disparut de la prison où il avait été enfermé par la Guépéou. Leurs cadavres furent retrouvés après qu'une commission de membres du Parlement britannique eut été envoyée en Espagne pour enquêter sur leur disparition.

Un autre cas marquant fut celui du jeune Smillie, fils du fameux chef du Labour Party anglais, Robert Smillie. Il fut tué dans une prison de la Guépéou en Espagne.

Le travail de la Guépéou sur le territoire espagnol, avait amené une fissure dans les groupes antifascistes de la République. L'opinion commençait à se faire jour, dans la pensée de Caballero et de ses amis, qu'ils n'avaient pas exactement réalisé ou pouvait les entraîner la main tendue au parti communiste, dans le front allié. Le premier ministre Caballero n'avait aucune inclination pour la terreur soviétique qui décimait son propre parti et s'attaquait à ses propres alliés. Le gouvernement autonome de Catalogne résistait à l'épuration de la Guépéou, toutes griffes dehors, et bénéficiait, de ce fait, de la sympathie de Caballero.

Une crise intérieure commençait à poindre en Espagne.

A ce même moment, je reçus des instructions de cesser notre travail d'achat et de fourniture de matériel de guerre pour l'Espagne. Notre aide, délibérément réduite, ne constituait plus un apport suffisant pour être décisive sur le champ de bataille. Elle était cependant conservée comme un moyen de chantage sur Caballero.

De Moscou où je me trouvais et où les affaires intérieures de l'Espagne étaient décidées, j'observais la crise dans le camp loyaliste se développer et atteindre son apogée.

En mars 37, je pris connaissance d'un rapport confidentiel du général Berzine à Vorochiloff, commissaire à la Guerre, qui fut aussi lui par Jégov, le nouveau chef de la Guépéou. De tels rapports étaient évidemment destinés à Staline personnellement, bien qu'adressés au supérieur immédiat de l'auteur.

Après avoir donné une appréciation optimiste de la situation militaire et félicité le généralissime Mijaïa, Berzine rapportait le ressentiment et les protestations des hautes sphères espagnoles contre la Guépéou. Il affirmait que nos agents de

la Guépéou compromettaient l'autorité des Soviets en Espagne, par leur intervention maladroite et leurs services d'espionnage, dans les milieux gouvernementaux.

Il concluait en demandant instantanément que Orlov soit rappelé d'Espagne immédiatement.

Berzine a absolument raison, fut la remarque que me fit Sloutski, après que j'eusse pris connaissance du rapport.  
Sloutski, alors chef de la section étrangère de la Guépéou, considérait que nos hommes se conduisaient en Espagne, comme s'il s'agissait d'une colonie, allant même jusqu'à traiter les chefs espagnols comme des esclaves. Lorsque je lui demandai s'il était réellement possible de rappeler Orlov, Sloutski me dit que cela dépendait de Jégov.

Jégov, grand chef de cette immense épurait alors en cours, considérait lui-même l'Espagne comme une province russe. Néanmoins, les amis de Berzine dans l'armée rouge, se voyaient arrêtés sur tout le territoire soviétique, et sa propre vie n'était pas plus en sécurité que celle de tout autre homme. La disparition de ses amis dans les filets de la Guépéou, montrait suffisamment que son rapport avait été considéré comme suspect au Kremlin.

## LE ROULEAU MOSCOVITE

En avril, Stachevski vint à Moscou, pour mettre Staline personnellement au courant de la situation en Espagne.

Quelque fermement stalinien et membre rigoureusement orthodoxe du Parti, Stachevski, lui aussi, sentait que la conduite de la Guépéou était une erreur. Comme le général Berzine, il était opposé à une épuration « à la russe » en Espagne. Stachevski n'avait aucune complaisance pour les dissidents ou les trotskistes en Russie, et il approuvait les méthodes de la Guépéou envers eux. Mais il considérait que la Guépéou ne devait pas intervenir dans les partis politiques responsables en Espagne. Habituellement, il suggérait que Staline pourrait peut-être changer la politique de la Guépéou en Espagne. Le grand patron sembla être d'accord avec lui, et Stachevski quitta le Kremlin tout à fait satisfait.

J'eus plusieurs conversations avec lui, il espérait la chute prochaine de Caballero et l'avènement de Negrin, l'homme qu'il avait poussé, destiné au pouvoir.

De grands événements nous attendent en Espagne, me répéta-t-il plusieurs fois.

Ce pronostic apparaissait certain à beaucoup d'entre nous.

Staline avait fait des progrès suffisants dans son plan de réduire l'Espagne à l'état de vassale du Kremlin, et il était maintenant prêt à un nouveau pas en avant. Le Komintern disparaissait peu à peu du paysage. Berzine tenait complètement dans ses mains le commandement de l'armée espagnole. Stachevski avait transféré la plus grosse partie de la réserve d'or de la banque d'Espagne à Moscou. La Guépéou fonctionnait à plein régime.

L'intervention soviétique s'était manifestée en

accord complet avec les instructions de Staline :

« Rester en dehors des feux de l'artillerie. »

Jusque là, nous avions évité les risques d'une guerre internationale, le but de Staline semblait à la portée de sa main.

Le principal obstacle était la Catalogne. Les

Catalans étaient antistalinien, et l'un des principaux soutiens du gouvernement Caballero. Pour obtenir le contrôle absolu, Staline devait amener la Catalogne sous son autorité, et débarrasser Caballero.

Le devoir qu'avait assigné Staline à la Guépéou, était de le hisser en Espagne, au faite de la popularité. Ceci me fut révélé par un rapport d'un des chefs du groupe anarchiste russe de Paris, qui était un agent secret de la Guépéou. Il avait été envoyé à Barcelone où, comme leader anarchiste, il jouissait de la confiance des anarcho-syndicalistes dans le gouvernement local. Sa mission était d'agir comme agent provocateur, pour pousser les Catalans à des actes de révolte qui justifieraient l'appel de l'armée, qui serait censée réprimer des troubles à l'arrière du front. Son rapport couvrait au moins trente pages.

Comme tous nos rapports secrets, il avait été transporté en tout petits rouleaux de film photographique. Un département spécial à l'Etat-major de Moscou est équipé avec les meilleurs appareils photographiques américains, pour manipuler ces films. Chaque page du rapport était agrandie en impression négative (1).

Cet agent secret faisait un compte rendu détaillé de ses conférences avec les chefs des différents partis dont il avait la confiance, et des mesures qu'il avait prises pour leur inspirer des actes donnant à la Guépéou un prétexte pour les détruire. Il se disait sûr qu'il y aurait bientôt une révolte à Barcelone.

Un autre rapport nous arriva de José Diaz, le chef du parti communiste espagnol, adressé à Dimitrov, secrétaire du Komintern. Dimitrov l'envoya immédiatement à l'Etat-major de la Guépéou, car il savait depuis longtemps qu'il était son véritable chef.

Diaz présentait Caballero comme un rêveur et un phrasier qui ne serait jamais un allié digne de foi des Staliniens. Il faisait l'éloge de Negrin, puis il exposait le travail des communistes parmi les socialistes et les anarcho-syndicalistes, pour miner leur puissance à l'intérieur.

Ces rapports montraient clairement que la Guépéou complotait d'écraser les éléments incontrôlables de Barcelone, et de saisir le contrôle sur Staline.

(1) N. D. L. R. — Inutile de dire que nous n'avons aucun moyen de vérifier cette affirmation de Krivitzky. Certes, aucun mouvement n'est à l'abri de la pénétration des espions et des provocateurs. Et EN SOI le fait allégué par Krivitzky n'est pas invraisemblable.

Mais rester dans les généralités comme le fait Krivitzky laisse planer le doute sur tout un mouvement. Krivitzky en dit trop ou pas assez. Il doit révéler le nom du traître, si traite il y a, ou tout au moins permettre son identification. Le reste regarde les anarchistes...

(à suivre)

\* Voir le Libertaire des 25 mai, 1<sup>er</sup>, 8 et 15 juin 1939.



## Va-t-on réaliser l'unanimité dans la trahison ?

Le scorbut, ici, commence à faire des ravages. Des cas de folie subite sont chaque jour enregistrés. Nous sommes tous couverts de poux et de vermines de toute sorte. Nous avons besoin de médicaments, de vêtements, d'accessoires d'hygiène élémentaires dont nous sommes totalement dépourvus.

Jusqu'à quand cette vie infernale va-t-elle durer ? Deux de mes bons camarades blessés sur le front d'Aragon sont morts, la semaine dernière, à mes côtés. Il n'est pas étonnant que beaucoup deviennent fous. C'est absolument intenable.

Pourquoi les ouvriers français ne font-ils rien pour nous ? Qu'avons-nous fait ? Nous avons combattu pour la liberté. Voilà notre crime.

La lettre dont ce passage a été extrait nous a été envoyée par un ancien milicien, actuellement détenu au camp de Gurs.

Elle traduit le lamentable état physique et moral dans lequel se trouvent les antifascistes espagnols et internationaux, qu'ils soient à Gurs, à Saint-Cyprien, à Argelès, à Bram ou ailleurs.

Le Bureau confédéral, les secrétaires de Fédérations et de Syndicats, les militants syndicalistes connus, ne reçoivent donc aucune lettre de ce genre ?

Ignorent-ils donc ce qui se passe dans les camps ?

Ou pensent-ils plus simplement qu'il est plus habile et plus « politique » de laisser crever les « héros de la liberté » plutôt que de risquer de réveiller le sens de classe, l'esprit révolutionnaire dans le prolétariat français, en créant, pour eux, une agitation ?

Il est sans doute préférable aux yeux des syndicalistes-révolutionnistes de laisser renvoyer les femmes et les enfants en Espagne franquiste.

Alors, à la C.G.T., tout le monde est d'accord là-dessus.

Tout le monde pense qu'il faut sacrifier les antifascistes, les femmes, les gosses, les blessés pour maintenir l'union sacrée en vue de la prochaine guerre, elle aussi sacrée et antifasciste.

Il n'est pas difficile d'éditer un journal pour dénoncer la colonisation et la fausse unité de Toulouse.

Il est plus difficile de briser l'unité dans la trahison.

RINGEAS.

# Le libertaire syndicaliste

La première question — pour le peuple — c'est celle de son émancipation économique qui engendre nécessairement aussitôt et en même temps, son émancipation politique, et bientôt après son émancipation intellectuelle et morale.

BAKOUNINE

## IL FAUT RENFORCER L'ESPRIT DE CLASSE CHEZ TOUS LES TRAVAILLEURS

On a coutume de dire qu'après la banqueroute plus ou moins frauduleuse du « Front populaire », la marche en avant de la classe ouvrière a été stoppée et que celle-ci est plus exploitée qu'avant 1936. Ce n'est pas entièrement juste : il y a eu, parmi le prolétariat, des bénéficiaires du Front populaire et certains autres en sont maintenant les victimes.

Lors du triomphe électoral de 36 que les ouvriers avaient transformé en victoire de classe par l'occupation des usines et qu'ils semblaient devoir transformer en action révolutionnaire, le capital, le patronat, les banques eurent peur. Grâce à ses alliés, plus ou moins conscients du parlementarisme, la puissance capitaliste transigea et céda un peu pour sauver beaucoup. Les travailleurs hébétés de leur victoire, mal dirigés, trompés, acceptèrent et lâchèrent la proie pour l'ombre. Il y eut une amélioration tangible dans les conditions de vie : les gains furent relevés à un niveau plus proche des besoins et beaucoup d'ouvriers purent vivre en petits bourgeois. En fait, la vague émancipatrice accoucha d'une souris, car si politiquement le prolétariat semblait enregistrer une victoire, l'économie capitaliste subsistait, aussi forte.

Convenablement endormis par les dirigeants des grands partis dits « prolétaires » avec qui les pontifes syndicaux faisaient cause commune, les travailleurs rongèrent sans se soucier du reste l'os qu'on leur avait jeté en pâture. Pendant ce temps, le patronat se ressaisissait et allait manœuvrer pour reprendre le terrain perdu avec ceux qui trahissaient déjà le jumeau serment de juillet. Il exalta et cultivait un antifascisme à sens unique, le transformant en nationalisme, en impérialisme, et tout était prêt pour asseoir plus durement la classe ouvrière.

S'il faut, ici, dénoncer la trahison des chefs politiques et de certains dirigeants syndicaux qui, collaborant avec le gouvernement, collaboraient du même coup avec le patronat, s'il faut blâmer les temporisateurs qui, de défections en défections amenèrent les travailleurs à cette grève mal préparée, à double but, du 30 novembre, et dont l'incohérence et la faillite allaient jeter le prolétariat dans un état voisin du néant, les syndicalistes eux-mêmes ont eu une action néfaste. Il ne faut pas oublier cela et il faut laisser à beaucoup de camarades de la base la responsabilité qui leur revient.

Le patronat a attaqué par petits coups, par catégories, sapant les avantages des uns, laissant

ceux des autres et les syndicats puissants contre lesquels il y avait moins d'action possible ont été ménagés. Ceux-ci ont laissé les plus faibles se faire reprendre une à une toutes leurs conquêtes. Les tarifs de consommation se sont élevés et ils n'ont rien dit parce qu'ils faisaient des heures supplémentaires, ils n'ont pas concurrencé les affameurs par l'action de leurs coopératives, au contraire ils ont lancé sur le marché leur pouvoir d'achat gonflé sans se soucier de ceux que la course au beefsteak essouffait. Les propriétaires ont relevé les tarifs de location, les sociétés immobilières se sont transformées en trusts et l'action des « associations de locataires » a été nulle ou presque. Partout les ouvriers privilégiés ont laissé par le mauvais emploi de leurs salaires augmenter l'ancienne économie reprendre ses positions perdues sur des indices différents.

La cause de ces abandons ne doit pas être cherchée seulement dans les combinaisons des dirigeants, mais dans l'égoïsme, dans l'esprit « arriviste » d'une partie de la classe ouvrière. On fait 60 ou 63 heures de travail par semaine, qu'importe, on touche 900 à 1.000 francs, alors, on en redemande ! Le travail est moins libre, abrutissant, il est destructeur, c'est pour la défense nationale, qu'importe, on fait des heures supplémentaires qui rapportent, alors, on en redemande ! Des gars créent de faim, d'autres sont mobilisés, les chômeurs sont parqués à tous les diables, soi-même on s'esquinte au boulot, qu'importe on pourra s'acheter des titres de rentes, on pourra jouer en Bourse, alors on en redemande encore et toujours ! Un pécuniaire Arthur et des actions pour la France, voilà les slogans qui courent nos murs.

Attention ! c'est là qu'est le danger, bien plus que dans la trahison des chefs, car tout en coulant sauver les apparences, sans s'en rendre compte, sans le vouloir, j'en suis sûr, certains travailleurs se désolidarisent du reste de la classe ouvrière. Ils changent de camp et s'ils n'attaquent pas encore ceux qui restent à lutter contre les oppresseurs, eux-mêmes ne se battent plus, ils acceptent et transigent. A quoi aboutiront-ils ? A faire de leurs gosses des « gens bien », à devenir eux-mêmes des bourgeois ? Alors, ce n'est tout de même pas pour cela qu'ils ont été, leur vie durant, des militants syndicalistes.

Le danger est grand et il est proche. Déjà une grande partie du gros capital, de la bourgeoisie, se rapproche d'eux, tous les puissants qui, pour la circonstance, se disent de gauche,

viennent les flatter. On les met en garde contre les révolutionnaires qui voudraient encore leur parler d'action prolétarienne, on les leur représente comme des agents d'Hitler. On veut faire d'eux un prolétariat privilégié, sorte de marais entre la bourgeoisie et le peuple. Attention ! camarades, prenez garde, c'est le collier qu'on vous présente avec la pâtée ; ceux qu'on veut vous présenter comme des ennemis sont vos frères de classe, les trahirez-vous pour vos maîtres ? Serez-vous, tels les affranchis romains, les instruments qui persécutent les esclaves ? Verrons-nous les syndicats puissants exploiter pour eux-mêmes et pour le patronat les « classes inférieures » pour faire régner sur elles l'odieuse « talon de fer ». Camarades, il ne faut pas vous laisser tromper. N'abandonnez pas votre solidarité ouvrière. Il y a trop longtemps que les maîtres recrutent dans le peuple leurs flics, leurs curés, leurs adjutants et leurs chiens de garde. Il ne faut plus que la classe ouvrière donne une partie de son élite au capitalisme et élève en son sein ceux qui sont souvent ses pires ennemis. Camarades, n'oubliez jamais qu'avant d'appartenir à une nation vous êtes la classe ouvrière internationale.

M. TIDONE.

## Un effort pour les suppléants s. v. p.

Le Syndicat national s'occupe beaucoup actuellement de la classe exceptionnelle pour les instituteurs. Cela fera l'objet, au prochain congrès de nombreux interventions. Le trébuchement des vieux, une retraite supérieure pour ceux qui atteindront à ce maximum : c'est évidemment fort intéressant, mais il semble qu'il ne faut point, pour cela éluder complètement la question des jeunes. Il ne faut pas, pour cela, traiter avec désinvolture ceux qui n'ont qu'une pilance maigre et sans sécurité : les suppléants.

On ignore trop leur condition exacte et leur misère. Suppléants éventuels, ils travaillent quand cela se trouve — 29 jours depuis octobre comme une camarade que j'ai rencontrée récemment — et doivent courir au quatre coins de leur département. Ils n'ont pas le droit au chômage, bien entendu, et ne peuvent entreprendre un travail auxiliaire car ils sont à la disposition de l'administration et doivent se tenir prêts à rejoindre immédiatement le poste qui leur est attribué. Ils peuvent être radiés de la liste des suppléants du jour au lendemain et sans aucun recours. Pour entrer dans les cadres il leur faut passer un examen et pour poser leur candidature à cet examen ils doivent justifier de 200 jours de travail. (Pour la Seine un concours supplémentaire est nécessaire). L'instabilité de leur situation peut donc se prolonger presque indéfiniment.

Comment sont-ils payés pour une besogne aussi mal conditionnée ? Ils touchent une quarantaine de francs par journée de travail. Cette somme leur est payée avec un retard régulier de un mois, mais il faut, chaque fois, attendre plus ou moins longtemps le mandat de paiement qui devant arriver en principe le 1<sup>er</sup> du mois est reporté tantôt au 6, au 10 ou au 20. Allez donc établir un budget avec cela. Pour les vacances, une indemnité est allouée (depuis quelques années) au prorata des gains de l'année.

C'est donc pour les camarades qui sont seuls une situation lamentable que celle de suppléant et il serait temps que le syndicat exige avec plus d'énergie encore : un travail mieux réparti, un minimum de traitement mensuel fixe et leur plus grande régularité dans les paiements. C'est peut-être plus urgent que les modalités d'établissement de la classe exceptionnelle.

T. MARGIEN.

## LE COIN DES CHOMEURS

Les lecteurs voudront bien se reporter à mes articles du 11 et du 25 mai dernier concernant le nouveau Code du chômage, articles dans lesquels j'apportais quelques critiques sévères mais nécessaires. Je terminais en posant cette question : « Reste à savoir à l'aide de quels moyens, de quel contrôle et par quels procédés de mouchardage sera établie la preuve que des chômeurs sont ou seront sous les coups des décrets dictatoriaux Daladier, Paul Reynaud, Pomaret et Cie afin de leur refuser ou de leur supprimer le secours de chômage. »

Les moyens leur sont fournis par les écoles de rééducation professionnelle. J'ai dit que dans telle école un ouvrier avait été refusé parce qu'il avait des varices, que par ailleurs on ne pouvait être admis qu'ayant moins de 45 ans d'âge. Voilà donc des motifs tout trouvés pour démontrer ou l'incapacité ou la raison d'âge.

Mais il y a d'autres moyens officiels et plus féculents fascistes. A la suite de demandes d'emploi, des ouvriers sont convoqués à Paris du jour au lendemain afin de passer une visite médicale, des examens de culture physique, de réflexes et d'autres avec questions orales et écrites, dessins etc. Ces questions n'ont aucun rapport avec la profession à laquelle on a l'intention de vous affecter, car on sait très bien que c'est à la fabrication de guerre que sont destinés tous ceux qui seront jugés aptes à travailler.

## L'inévitable écueil serait-il proche ?

A en juger d'après certains embarras, qui se manifestent actuellement dans certaines usines d'aviation, n'est-on pas en droit de dire que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, malgré la prodigieuse fécondité cébrale de notre extraordinaire ministre des Finances ?

Le gouffre aux milliards qu'est la défense nationale n'est pas d'alimentation facile. Impôts, décrets, emprunts, etc... ne peuvent se renouveler à jet continu.

Peut-être reculera-t-on le plus possible l'échéance fatale par un tour de vis supplémentaire. Mais, en tout, il faut considérer la fin. Cette fin magnifique poindrait-elle déjà à l'horizon ?

Le ralentissement de quelques usines dans la production n'est-il pas le signe avant-coureur d'un tarissement de la mine d'or ?

Pour ne citer que celles-ci, l'usine Capra met à pied des ouvriers pour un manque de matières premières.

L'usine Kellner, par le renvoi injustifié de plusieurs dizaines d'ouvriers, met à profit les conséquences de cet acte arbitraire pour look-out.

Chez Farman, ne serait-il pas question de réduire les heures de travail, faute également de matières premières ? Quand on pense que la dernière livraison d'appareils ne serait, paraît-il, pas payée, ceci explique tout.

Si je comprends, la matière première serait l'argent. Pour ces gros fabricants, le patriotisme est une marchandise qui ne vaut que suivant que la facture soit réglée, et bien réglée. Dans cette période d'hystérie nationaliste, beaucoup ont l'air de l'avoir oublié.

Etant donnée la situation de la France et des possibilités dont elle dispose, je ne crois pas au manque de matières premières.

Où en serait l'Allemagne, qui, elle, est tributaire, pour beaucoup de produits, de ses voisins ?

Cette Allemagne qui produit, d'après nos enquêteurs, un nombre impressionnant d'avions, comment fait-elle ?

Alors, que masque cette pénurie des matières premières ?

Quand on pense que chaque semaine qui s'écoule absorbe la bagatelle d'un milliard (chiffre avoué) pour notre armement, sans être mathématique, une simple et rapide multiplication donne l'explication sur « les matières premières ».

Mais, attention, métaux ! S'il y a écueil pour cette économie, qui fonctionnera jusqu'à la moelle, il y a écueil également pour vous, pour toute la classe ouvrière.

Si, dès maintenant, l'on pratique la réduction des heures, le moment est proche pour la réduction des salaires, car celle-ci est la conséquence logique de la première.

C'est l'éternelle antienne, dont nous serons tous victimes. Pour ne pas chômer, beaucoup travailleront pour de bas salaires, avec une vie chère.

Nous crèverons de faim devant cet amas de matériel inutile, planté là devant nous comme un chef-d'œuvre d'imbécillité, narguant notre misère. Ce sera la rançon de l'abandon de tout ce qui était notre pour prendre en mains la cause impérialiste que vous ont tendue les mauvais bergers, sous le manteau de l'antifascisme.

Voilà ce que n'aura pu éviter votre ardent patriotisme et votre collaboration syndicale, morale et matérielle, en admettant, évidemment, que la guerre ne soit pas venue vous réduire en bouillie.

Par contre, voilà ce qu'aurait pu éviter votre conscience de prolétaires, en restant sur votre propre terrain de classe : celui de l'indépendance et de l'internationalisme. DUBREUIL.

## A ceux qui auraient encore des illusions sur les décrets-lois contre le chômage.

Tous ces examens sont passés en présence de chronométrateurs qui enregistrent le temps passé pour répondre, écrire ou monter, démonter, assembler, faire fonctionner les appareils. Il faut enfin obtenir le nombre de points nécessaire pour être reconnu apte... à quoi ? on ne le dit point.

Après ces deux journées de travail à l'œil, le postulant rentre chez lui et reprend le chemin du bureau de pointage armé de sa carte de chômage et d'un vague espoir de retrouver un emploi, car il ne connaît point le résultat de son chronométrage. Et puis on lui a fait faire des choses qu'il n'avait jamais faites.

Enfin il a une petite consolation : il a donné la preuve qu'il ne demandait qu'à travailler.

Mais hélas ! il a contribué à faire la preuve de son incapacité, car il y a cent chances pour une qu'il n'aura pas obtenu le nombre de points nécessaire pour être déclaré apte.

Et alors s'il n'est pas exclu du secours de chômage, il sera déclassé et mis dans l'obligation d'accepter n'importe quel travail, si dégradant soit-il, et à n'importe quel salaire s'il veut conserver son droit d'inscription au bureau du chômage.

Dans un prochain article je donnerai la description précise et minutieusement vérifiée du travail et des examens accomplis par un chômeur.

FRANÇOIS ROSE.

## La Fédération des Fonctionnaires doit-elle disparaître ? par DELACARE

II

On objectera sans doute que la logique n'est pas tout et que certains faits de l'histoire syndicale pourraient bien expliquer la Fédération des Fonctionnaires dans sa forme actuelle. Sans doute, mais les contingences ne sauraient en et ne doivent pas avoir d'avenir.

La Fédération des Fonctionnaires telle qu'elle se présente, est née d'un chaos syndical, de la rencontre de courants divers, souvent contraires.

Au moment de la scission unitaire la Fédération des Fonctionnaires avait pris une position d'autonomie qu'elle ne conserva pas puisque en 1937 la majorité de ses syndicalistes rejoignait la C.G.T. tandis que la majorité se maintenait en dehors des deux centrales, dans la Fédération autonome. Cette situation de 1927, devait laisser, à la Fédération regroupée de 1936 cet aspect tronqué qui la caractérise. Nous sommes loin de la Fédération Générale des Fonctionnaires qui dès l'après-guerre groupait tous les syndicats des agents publics puisqu'elle remplaçait l'ancienne Fédération des associations professionnelles des Employés de l'Etat, des départements et des communes. Pour retrouver ce caractère d'universalité de la vieille Fédération, il faut se tourner vers le Cartel Confédéré des Services Publics ; mais il n'a pas d'existence statutaire.

Sur le plan de son activité et de sa valeur syndicale nous entendons aussi, mettre à nu l'utilité, voire même la nocivité de la Fédération des Fonctionnaires.

Son activité ? La Fédération des Fonctionnaires s'est toujours bornée à parlementer, à tirer les cordons de sonnette ministériels. Les résultats ? Ceux qu'on a bien voulu lui accorder et qui n'avaient qu'une très faible importance. Il faut bien se représenter que la Fédération des Fonctionnaires

est absolument cristallisée dans un quartier de permanents qui savent poser des problèmes et donner l'eau à la bouche des pauvres fonctionnaires. Puis ils s'en tiennent, par une pirouette la plus souvent maladroite. Ce petit cénacle collectionne les recueils, des ajournements sine die, et s'en trouve fort bien.

Il y a eu des résultats certes mais ils furent acquis par l'ex-Fédération autonome de 1927 qui comptait des syndicats énergiques et des hommes courageux tels Michel Piquemal et Métayer.

Dans le sabotage du syndicalisme ce quartier est formidable. En 1936 c'est lui qui imposa aux fonctionnaires une torpeur néfaste, en s'appuyant sur des piliers solides et fidèles. Le gouvernement 100/100 Front Populaire put rétablir une situation économico-sociale gravement ébranlée par le Prolétariat.

Les permanents ensuite justifient tous les atomismes, tous les reniements. Ils furent les apologistes de la Pause. Et, malheureusement leur influence envahit les cercles ouvriers.

Plus récemment ils étaient parmi les artificiers notoires du long feu du 30 novembre. Ils sont partisans d'une économie dirigée à base capitaliste. Ils « se voient » avec les tenants du jeune capitalisme dans certaines agapes.

Ils adorent le syndicalisme enrhumé des pays scandinaves ou danois. Leur souci est de ramasser les miettes du festin des exploités de tout acabit et de les lancer à la foule des pauvres adhérents de syndicalistes. Tant pis si elles tombent en poussière entre les doigts fébriles.

Ils s'ajustent comme moutons aux programmes des gouvernements et leurs raisons coulent comme fontaines. Ce sont des intellectuels.

Pour ce qui est de la situation exté-

rieure, ils sont patriotes intégres. Sus aux fascistes étrangers et ils enrôlent le colonel Beck qui « était » un dictateur notoire ; mais ils oublient les fascistes de l'intérieur. La vue de trains entiers de minerais de fer et de bauxite filant vers l'Allemagne et l'Italie, et cela en pleine atmosphère de guerre, ne les offusque pas.

Permettons à Hitler et à Mussolini de fabriquer des canons et des avions pour que les Démocraties fassent de même. Si l'on ne formait pas du matériel de guerre on ne pourrait maintenir en action la guimbarde capitaliste et pour parachever le dépensement il faut des mesures coercitives, un peu de dictature d'abord, un peu plus ensuite, et puis la dictature tout court. Le but est atteint grâce à la psychose de guerre.

Est-il possible que nos permanents ne connaissent à ce point les dangers mortels qui menacent le Prolétariat.

Mais il nous faut parler de la valeur syndicale de la Fédération des Fonctionnaires. Cette Fédération n'a aucune base réelle, nous l'avons déjà marqué. Quoi d'étonnant alors qu'elle se résume à ce quartier de permanents qui décide, tranche, dans le journal *La Tribune des Fonctionnaires* ! Quelques collaborateurs attirés et bien en cour nous donnent leurs hebdomadaires et sporadiques analyses ; de la littérature et combien tendancieuse ! mais pas l'ombre d'un combat. Impossible à un militant quelconque de s'exprimer dans cette *Tribune* (les minorités sont reléguées, pires que peste) et cependant le service en est fait obligatoirement à quelque 320.000 fonctionnaires, qui versent leurs cotisations pour entretenir ce quartier de syndicalistes émasculés. Ils versent pour lire des homélies hebdomadaires, ou des modes d'emploi qui permettent, de se bien servir de ceintures gouvernementales et des masques à gaz !

(A suivre.)